

# Le Nouvelliste

6 septembre 2001

PAPIVORE

## Sa drôle de guerre

Fernand Auberjonois, très en verve, raconte ses aventures au sein de l'armée américaine, lors de la Seconde Guerre mondiale.

**J**e n'étais pas militariste et ne le devins pas. Je n'ai tué personne, du moins je ne crois pas avoir jamais visé un ennemi. Cela signifie, sans doute, que je ne fus pas utile. Tant pis. Dès l'avant-propos, le ton est donné. Dans *Les sentiers de ma guerre*, Fernand Auberjonois ne va pas dessiner le portrait de lui-même en héros. Mais limiter le récit de «sa» guerre à ce qu'il a vu et vécu durant «ce long et périlleux voyage».

Vaudois d'origine, émigré aux Etats-Unis à 22 ans, soutien de famille, Fernand Auberjonois aurait pu rester tranquillement chez lui lors du deuxième conflit mondial. «Mais l'idée d'une Europe occupée par la Wehrmacht (lui) était insupportable.» S'il s'engage volontaire dans l'armée américaine, ce n'est pas par goût de la guerre, mais pour «servir tant bien que mal ceux qui relevaient le défi des hitlériens».

### Un nom imprononçable

Avant même l'entrée en guerre des Etats-Unis (décembre 1941), Auberjonois avait manifesté son soutien à l'Europe. A la radio, trente minutes par jour, il s'adresse aux Français, depuis New York. Il dénonce aussi, dans un article publié par la *Nouvelle Revue Française*, l'attentisme du président Roosevelt.

De «voix de l'Amérique» à porte-parole, il n'y a qu'un pas. Auberjonois le franchit en devenant l'un des interprètes du général Patton. Alors que



Fernand Auberjonois: «La guerre m'a appris à ne pas juger les autres.»

lidd/metropolis

tout le monde craint ses coups de gueule, le gradé se montre toujours aimable avec lui. Même s'il est incapable de prononcer son nom: «Quand le général Patton avait besoin de mes services, il disait «call

what's his name», faites venir machin-chose.»

### Humour et sérieux

Durant ses années sous les drapeaux, Fernand Auberjonois est de tous les débarquements, Afrique du Nord, Sicile, Normandie. Il participe à la libération de Paris et, toujours aux côtés de Patton, découvre l'enfer concentrationnaire. Loin de tirer une gloire quelconque de ses aventures, l'écrivain n'omet jamais le détail qui tue. Ce qu'il retient de sa mission au Maroc? Aider un colonel à organiser un bordel de campagne à Casablanca. Son souvenir du débarquement en Normandie? Le mal de mer. La décoration qu'il reçoit? Une erreur – il se trouve à l'hôpital parce qu'il a été opéré et non comme blessé de guerre.

L'auteur de ce «petit journal d'un combattant malgré lui» raconte les événements avec recul, en les dédramatisant, préférant mettre l'accent sur la cocasserie des situations plutôt que sur le tragique. Cet humour, qui rend la lecture du récit extrêmement agréable, tombe cependant face à l'innommable, la découverte d'un camp de concentration, où s'entassent cadavres et morts vivants. «Quant à moi, lorsque je lis ou entends dire que l'on a trop parlé de la Shoah, je me bouche les oreilles et je ferme les yeux.» Une réflexion – il y en a d'autres – qui ajoute de la profondeur à ce texte admirable.

Manuela Giroud

*Les sentiers de ma guerre*, Editions Metropolis, Genève, 2001.

